

**“ Jules Romains, l’unanime et l’unanimisme : du concept condensé au concept dépouillé ”**

Augustin Voegele

► **To cite this version:**

Augustin Voegele. “ Jules Romains, l’unanime et l’unanimisme : du concept condensé au concept dépouillé ”. À l’épreuve, Université Montpellier 3, RIRRA, 2015. halshs-02086467

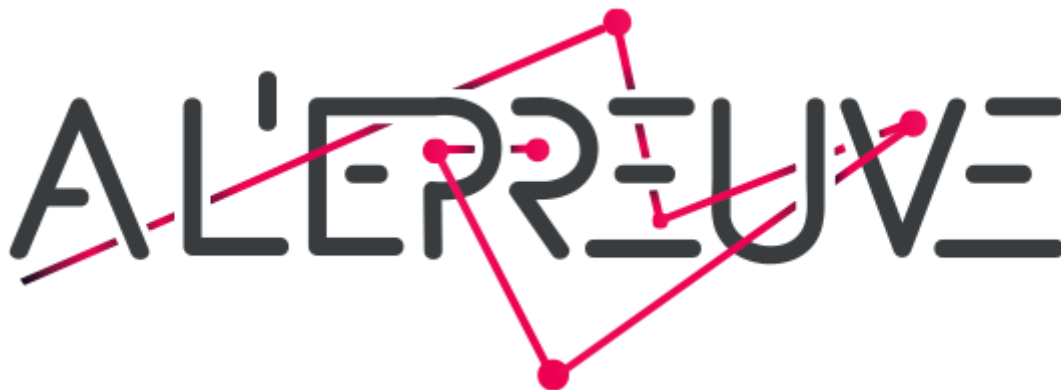
**HAL Id: halshs-02086467**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02086467>**

Submitted on 1 Apr 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



---

## Jules Romains, l'unanime et l'unanimisme : du concept condensé au concept dépouillé

---

👤 Augustin Voegele  
(<http://alepreuve.com/#!/author/voegele/>)

2 novembre 2015 📅

---

### 1. **L'unanime : les métamorphoses d'un concept**

---

Le concept d'unanime est l'œuvre de Jules Romains : le terme désigne toutes les formes collectives d'individualité, tous les groupes doués d'une vie organique et d'une sensibilité semblables à celles de la personne humaine. Le mot lui-même, bien sûr, est bien plus ancien ; mais Romains pour autant ne s'est pas privé de toute innovation lexicale : car c'est lui qui a élevé l'unanime à la dignité de substantif, et cet emploi est si peu fréquent que les dictionnaires, aujourd'hui encore, hésitent à l'accueillir. Tout juste trouve-t-on la mention de l'emploi spécial que Romains fait du mot, et d'ailleurs la définition donnée est très inexacte : « Sentiment collectif propre à un milieu<sup>1</sup> », nous dit le *Trésor de la langue française*. Passe encore pour le « milieu » (à condition de ne pas entendre le terme dans un sens strictement social, et de considérer que tout ce qui réunit, essentiellement ou

circonstancielle, de manière durable ou éphémère, plusieurs individus, est un « milieu »). Mais l'unanime n'est pas un sentiment collectif, c'est un être (doué de sentiment, il est vrai).

Romains n'a pas donné de véritable définition de l'unanime. Comme souvent avec lui, il faut déduire la théorie de la pratique, la définition des descriptions. Romains anime d'innombrables unanimes : les plus strictement décrits sont ceux de sa jeunesse – l'*Être en marche*<sup>2</sup>, les *Puissances de Paris*<sup>3</sup>, la diligence de *Mort de quelqu'un*<sup>4</sup>.

L'unanime est alors un groupe, dont l'unité organique résulte de l'interaction entre un milieu et une série d'individus. Il existe deux types d'unanimes : il y a d'abord ces réunions d'individus, en quelque sorte contraints de s'agréger les uns aux autres par un certain agencement à la fois physique et psychique de l'environnement. Mais le mouvement peut être inverse aussi bien : un individu, ou un groupe, du fait de son mouvement, peut imposer au milieu qu'il traverse une âme allogène, et ainsi unanimer un ensemble d'entités disparates. Toujours est-il que, dans un cas comme dans l'autre, l'élément physique domine l'élément psychique : c'est une circonstance physique qui forme l'unanime, et l'unanime a ceci de particulier que, contrairement à d'autres groupements humains, il perçoit par les sens, et non simplement par l'idée, le monde qui l'entoure.

Puis, les unanimes évoluent, et se libèrent progressivement de la matière. L'histoire que conte *Psyche*<sup>5</sup> est exemplaire : Lucienne et Pierre Febvre font l'expérience d'une intense communion charnelle avant d'apprendre à se rejoindre, par-delà la distance qui les sépare (car Pierre Febvre est commissaire de bord sur un paquebot transatlantique), par la force de l'esprit. De même, les « nobles de droit naturel<sup>6</sup> » et les « honnêtes gens<sup>7</sup> » dont Jules Romains fait l'éloge dans *Les Hommes de bonne volonté* sont forcés de s'affranchir des contingences physiques : ce qui les réunit, c'est une idée, une morale, même. Quant au

contact qui s'établit entre les vivants et les morts ou entre les Terriens et les extra-terrestres dans les fictions d'après-guerre (*Démêlés avec la mort et le temps*, *Violation de frontières*<sup>8</sup>), il est ontologique. Le terrain de rencontre entre ceux qui sont et ceux qui furent, entre ceux qui peuplent la Terre et ceux qui habitent (hypothétiquement) des provinces infiniment lointaines de l'univers, c'est l'Être. Les défunts, certes, ne sont plus : mais c'est là, aux yeux de Romains, une conception étroitement temporelle des choses, et justement, si un contact est possible avec les défunts, c'est que le temps est une illusion.

Voici donc un premier mode de voyage des concepts, à l'intérieur d'une œuvre et d'une pensée : le concept évolue, en fonction principalement des événements historiques auxquels est confronté son créateur. Car Romains a été obligé, devant le spectacle hideux des masses nazies et fascistes, de reconnaître que, privés de morale, les unanimes pouvaient être extrêmement malfaisants. Et les douer de morale, n'était-ce pas les vouer à la morale, et plus généralement au moral – d'où ce mouvement problématique de désincarnation et de spiritualisation progressives d'un concept qui change de nature au fil des désillusions politiques et sociales de celui qui l'a inventé, ou découvert ?

## 2. Voyages interdisciplinaires

---

Pour original qu'il soit, ce concept n'est pas toutefois une création *ex nihilo* : la preuve en est que, dans cette même période de transition entre le XIX<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècles, Durkheim développait l'idée de la solidarité organique, qui est à la sociologie ce que la vie unanime est à la littérature. La critique, peu scrupuleuse, s'y est souvent trompée, mais Jules Romains ne doit rien, directement, à Durkheim. Les apparences induisent en erreur : oui, Jules Romains était élève rue d'Ulm quand Durkheim y professait. Mais *La Vie unanime* fut entièrement écrite avant

que Romains ne prenne la moindre connaissance de la pensée de Durkheim. Romains, dans la préface qu'il ajoute en 1925 au recueil de ses vingt ans, vilipende le zèle malvenu de ceux qui se hâtent d'établir des filiations là où il n'y en a pas. Le lien entre unanimisme et sociologie est moins palpable, et donc plus en conformité avec la substance des deux doctrines, l'une scientifique, l'autre poétique. Certes, Romains et Durkheim se ressemblent, mais cette unanimité spirituelle n'avait pas besoin de circonstances matérielles pour s'accomplir. Pour Romains, c'est très simple, Durkheim n'est rien d'autre que le « Descartes de l'unanimisme<sup>9</sup> ». Dans les pages plus ou moins théoriques qui concluent *Puissances de Paris*, il ne dit pas autre chose. Unanimisme et sociologie sont comme l'adret et l'ubac d'une même pensée. D'un côté la pratique, de l'autre la théorie ; sur un versant, la description, sur l'autre la définition. La séparation est même, un temps, plus radicale, entre la vie physique des groupes telle que l'envisage Romains et leur vie morale dont Durkheim s'empare. « L'unanimisme est d'essence poétique [...] La sociologie est une science<sup>10</sup> », nous dit Romains, qui trace ainsi la ligne de démarcation très nette entre son œuvre et celle de Durkheim. Ce qui distingue l'unanimisme, c'est qu'il trouve « dans la sensibilité, dans l'expérience intuitive et émue, son origine et sa nourriture<sup>11</sup> ». Comme le résume Anna Boschetti, qui considère la question du point de vue de la sociologie de la littérature, « la notion d' "unanime" [...] s'inscrit [...] dans une thématique d'époque à laquelle *Psychologie des foules* de Gustave Le Bon a conféré dès 1895 une forme savante<sup>12</sup> ».

Cette unanimité synchronique entre des concepts forgés par deux disciplines plutôt complémentaires que concurrentes s'appuie sur une histoire commune, ou plutôt sur deux hérités parallèles. L'unanime et les concepts qui aboutissent à lui sont au cœur d'un transfert bilatéral continu entre littérature et (proto-)sociologie. On assiste en effet à la double condensation de deux séries jumelles de concepts diffus : dans le domaine de la

philosophie sociale se cristallisent les idées des pré-sociologues, depuis Aristote jusqu'à Montesquieu ; quant à Romains, il est à l'évidence l'héritier de Victor Hugo, qui fit de « l'homme<sup>13</sup> », et non d'*un* homme le héros des *Misérables*.

La place nous manque pour analyser la lente formation de la discipline sociologique, et des concepts qui lui sont propres. Notons toutefois le développement, à partir des essais de Le Bon et de Tarde<sup>14</sup>, des notions de *foule* d'abord, puis de *public* – notion qui dépasse « celle de foule, dans la mesure où elle fait l'économie de la nécessité d'une co-présence matérielle<sup>15</sup> ». Le Bon et Tarde proposent une psychologie collective, qui sera jugée bien trop nébuleuse par Durkheim, qui y substitue « une véritable étude du fait social<sup>16</sup> », mais sur laquelle Freud apporte des lumières nouvelles (dans *Malaise dans la culture*<sup>17</sup>, bien sûr, mais aussi dans un texte intitulé « Psychanalyse collective et analyse du moi<sup>18</sup> »). L'approche de Freud, motivée par le cataclysme de la Grande Guerre, est en grande partie éthique. Il décrit les deux poussées concurrentes d'Éros – qui favorise la formation de « groupements, familles, tribus, susceptibles de tenir ensemble<sup>19</sup> » et l'élargissement progressif du champ d'action de cette morale de la cohésion (depuis la famille jusqu'à l'humanité) – et de Thanatos – qui conduit à la création de groupes (comme l'armée) très cohérents, mais qui suscitent « un sentiment moral » qui s'impose « au détriment de l'attitude éthique que nous pouvons avoir vis-à-vis de l'humanité entière<sup>20</sup> ».

Jules Romains, toutefois, préfère se réclamer de Bergson. Cette dette avouée a son importance dans la perspective que nous avons adoptée. Selon Paul Souday, « M. Gilbert Maire (*Revue critique des idées et des livres*) [...] refuse [à Romains] le droit de se réclamer de M. Bergson<sup>21</sup> ». Romains ne s'embarrasse pas pour si peu : si on l'en croit, Bergson a purement et simplement « donné la justification métaphysique<sup>22</sup> » de l'unanimisme. Aude Leblond a montré d'ailleurs au prix de quelle « confusion

[volontaire] entre nature et société<sup>23</sup> » Romains a fait de la pensée bergsonienne le piédestal sur lequel devait s'élever l'unanimisme. Jules Romains écrit que

*L'Évolution créatrice* de Bergson [...] apparaît [...] comme le couronnement et la synthèse, dans la mesure où une synthèse était possible, de l'effort que venaient de prodiguer plusieurs générations pour penser clairement, et toutefois avec une profusion fidèle, le monde obscur où nous sommes<sup>24</sup>.

Romains, note Aude Leblond, ignore à dessein que « le propos central de l'ouvrage de Bergson n'est pas [...] l'évolution de la société, mais celle des corps vivants et des espèces<sup>25</sup> ».

Quoiqu'il en soit de ce syncrétisme quelque peu cavalier dont Romains se rend coupable, l'unanimisme se fonde sur l'idée qu'il existe un « *continu* psychique<sup>26</sup> », ou, selon les mots de David Shew Wilson, une « âme diffuse<sup>27</sup> ». Romains voudrait croire (sans l'oser tout à fait) à une sorte de psychisme total : ce milieu psychique sans ruptures, non seulement les âmes humaines y seraient plongées, mais l'être tout entier, même en ses parties apparemment inanimées. Bergson, à l'évidence, n'est pas loin, et la critique ne s'y est dans l'ensemble pas trompée, que ce soit Roméo Arbour dans son essai intitulé *Henri Bergson et les lettres françaises*<sup>28</sup> ou E. Zeisel dans son étude intitulée *Jules Romains und Henri Bergson*<sup>29</sup>.

### 3. **Cristallisation d'un concept hybride**

---

Voici pour les dettes philosophiques de Romains. Littérairement parlant, la situation est plus complexe. L'unanime est à la croisée des chemins conceptuels : il est la cristallisation d'un concept latent, celui de personnage collectif, qui lui-même est le résultat d'une hybridation – puisque le destin du personnage est, sinon par définition, du moins par tradition, l'illustration d'une norme, qu'elle soit événementielle (Aristote) ou sociale (les classiques). Parler de personnage collectif, c'est prendre le risque du paradoxe, voire de la contradiction : car on peut considérer

que, si le personnage ne fait sens que dans la mesure où il interagit avec le milieu humain qui l'entoure ou qui l'englobe, il ne peut cependant s'identifier à lui qu'au prix d'une remise en question fondamentale de la notion même de personnage. L'environnement collectif dans lequel le personnage se meut est régi par des lois, et le personnage se définit par rapport à elles, soit qu'il en soit représentatif, soit au contraire que, du fait de son irréductible individualité, il crée une zone de perturbation et de déviance dans le jeu normal des règles. Que l'individu exceptionnel, qui trouble l'ordre commun, ne puisse être collectif, c'est une évidence, et il n'est pas nécessaire que nous nous y attardions. Mais la relation entre le personnage exemplaire et la norme qu'il illustre est plus intéressante. On pourrait dire, dans cette perspective, que tout personnage est légion. Le destin archétypal du personnage de la fiction aristotélicienne n'est que la moyenne des destins encombrés de scories circonstancielles de tous ceux dont la chronique raconte l'histoire. Il y a le personnage de référence, dont l'histoire est réduite à la pureté des enchaînements de cause à conséquence, et il y a tous ses doubles imparfaits : seulement l'ordre mimétique est en quelque sorte inversé, et c'est la réalité qui reflète laborieusement la fiction impeccable. Ici, donc, le personnage doit être un, et unique : car c'est dans le désordre du multiple que l'accessoire se mêle à l'essentiel. Mais sa solitude est très relative, puisqu'il est tous les autres, tels qu'ils seraient s'ils se trouvaient soulagés du poids de l'adventice. C'est le paradoxe de tous les personnages exemplaires : cette norme, cette référence qu'ils illustrent les condamne à une solitude surpeuplée. Il en va de même pour les classiques : la norme s'augmente d'un jugement, de statistique elle devient impérative, mais cela ne change rien, ou presque, au sort du personnage. Le voilà engagé dans une situation morale exemplaire, et le voilà lui-même exemplaire (au sens moral du terme), si du moins son créateur est assez complaisant pour le



montrer tel qu'il devrait être plutôt que tel qu'il est. Toujours est-il qu'il se trouve une fois de plus réduit à être ce que les autres sont, mais avec plus de pureté, plus d'intensité.

Il est des cas différents cependant : Jean Valjean, par exemple, n'est pas qu'un archétype. Sa trajectoire morale, certes, est irréprochable, et parfaitement représentative de la morale non-violente de Victor Hugo. Jean Valjean est un hors-la-loi converti au bien par l'exemple. Que Monseigneur Bienvenu lui tende la joue gauche, qu'il lui offre ses chandeliers en réponse au vol de son argenterie, et voilà Jean Valjean honteux de ses forfaits passés (pourtant bien pardonnables), et capable de tous les sacrifices – de celui même de sa liberté, pour sauver Champmathieu des galères, de celui même de sa vie, pour ne pas peser à Cosette et Marius. Voici donc le roman d'un homme. Mais à côté de Jean Valjean, Javert, l'incorruptible, l'irrépréhensible, Thénardier, le modèle de l'homme populacier, le porte-drapeau de l'ochlocratie, suffisent à prouver que les *Misérables* sont plus que le roman d'un homme, et qu'Hugo a voulu, sans doute, écrire le roman des hommes. Pourtant, lui-même choisit une autre formule encore : il a donné le roman de « l'homme ». Le voilà, le personnage multiple, à la fois un et touffu, que la Révolution promettait : l'homme hugolien, continué par d'impalpables et infinis prolongements d'esprit, l'homme foisonnant, qui ne se réduit à aucun modèle, ni royal, ni populaire, et qui pourtant *fait corps* au point qu'on n'a besoin que d'un singulier pour le désigner. Mais cet homme est encore une idée. On ne peut le saisir dans son existence physique. Il faudra attendre un poète pour que s'animent des groupes lourds de matière. Le jeune Romains eût été au désespoir de faire honte à un Verhaeren... On a voulu voir dans *La Vie unanime*, outre l'œuvre d'un élève de Durkheim, le poème du Whitman français. Mais c'est chez Verhaeren, sans doute, qu'il faut chercher les germes les moins lointains de la poésie unanime. Les *Campagnes hallucinées*, les *Villes tentaculaires*, les *Villages illusoirs*, autant d'unanimes avant l'heure, qui eussent fait d'excellents

personnages romainsiens. Il n'est que de s'arrêter sur les premières strophes du poème inaugural des *Campagnes hallucinées* pour s'en convaincre absolument. C'est *La Ville* qui en est l'héroïne. Quoi de plus romainsien que cet être multiple qui s'élève au-dessus du flou de la campagne, et qui s'élève lui-même, par la vertu de son propre effort, à la dignité d'organisme ? Voilà une ville animale, qui a un corps, qui sent, et qui agit, qui communique même :

Du fond des brumes  
Avec tous ses étages en voyage  
Jusques au ciel, vers de plus hauts étages,  
Comme d'un rêve, elle s'exhume.

Là-bas,  
Ce sont des ponts musclés de fer [...]

Ses murs se dessinent pareils à une armée  
Et ce qui vient d'elle encore de brume et de fumée  
Arrive en appels clairs vers les campagnes.

C'est la ville tentaculaire,  
La pieuvre ardente<sup>30</sup>

La Ville de Verhaeren manque de constance dans son unité organique. Mais voilà cependant des accents très romainsiens. Romains, pourtant, n'avait que huit ans au moment de la parution du recueil. Et ce n'est que quelque quatorze ans plus tard qu'il écrira les derniers vers de la *Vie unanime*. Il nous donne lui aussi son portrait de la ville : elle a, presque comme celle de son aîné, un « poitrail », un « torse<sup>31</sup> ». Chez Verhaeren, les chemins « s'en vont à l'infini/ Vers elle<sup>32</sup> ». Chez Romains, « les innombrables forces confluent<sup>33</sup> ». Et quoi de plus tentaculaire que cette ville qui va « grouiller comme les bêtes », puis « couvrir / L'espace de ses rampements lourds<sup>34</sup> » ?

Voici donc l'unanime inventé : ce personnage qui est plus, et moins, qu'une société ; qui n'est pas une simple réunion abstraite de personnes morales, et qui, par là-même, parce qu'il est physique, dépend des circonstances, se meut dans l'éphémère, le plus souvent, et le fortuit. Le groupe unanime « n'est pas qu'un total arithmétique, ou une désignation collective<sup>35</sup> ». On ne le découvre pas « par déduction abstraite, ou par expérience

rationnelle<sup>36</sup> ». Romains est catégorique : « il faut que nous connaissions les groupes qui nous englobent non par une observation extérieure, mais par une conscience organique<sup>37</sup>. »

La découverte des groupes unanimes est en effet le fruit d'une véritable révélation : Romains connaît son chemin de Damas à la sortie du lycée Condorcet, dans la rue d'Amsterdam, un soir de l'automne 1903. Cette rencontre avec les nouveaux dieux, à qui il adressera bientôt un *Premier livre de prières*<sup>38</sup>, il ne l'a contée, allusivement, que dans un poème du *Voyage des amants*, intitulé « En revenant du lycée » :

Nous étions deux, mon camarade et moi,  
Qui montions, un soir, la rue d'Amsterdam [...]

Rue d'Amsterdam ! Voilà soudain  
Que nous pensons à ce nom-là !  
Voilà soudain que nous pensons  
À cette ville !

Oui, nous pensons distinctement  
Que la rue où est notre corps  
S'appelle du nom d'Amsterdam<sup>39</sup>.

Romains ne fut jamais de ces poètes qui se « nourri[ssen]t de la sève des livres<sup>40</sup> », et les ressemblances qu'on peut remarquer entre lui et Verhaeren par exemple, ou même Whitman, ne sont jamais purement verbales, elles prennent source dans une expérience commune quoique dispersée dans le temps et l'espace.

#### 4. **Le méta-concept et sa transcription littéraire**

Mais il est temps que, de l'unanime, nous passions à l'unanimité. On aurait tort (et les critiques, nous le verrons un peu plus loin, se sont souvent donné ce tort) de penser que l'unanimité est une école littéraire. Certes, on peut considérer que, du fait de la *situation* (au sens sociologique du terme) de son créateur, l'unanimité joue un rôle important dans l'histoire collective de la littérature : Anna Boschetti note ainsi que le « discours théorique dont Romains accompagne son œuvre, avec l'autorité que lui confère son statut de normalien, agrégé de philosophie, a [...] une large part dans sa percée rapide. [...]

Grâce à l'influence que Romains exerce sur le groupe de l'Abbaye et sur des revues ouvertes aux jeunes comme la *Revue littéraire de Paris et de Champagne* et *Les Bandeaux d'or*, l'Unanimisme apparaît comme une école<sup>41</sup>. »

Mais Jules Romains est le seul unanimiste, ou presque. Il avait l'ambition, c'est vrai, de réunir autour de lui toute une génération. Il a suffisamment développé le thème de la *génération nouvelle et [de] son unité*<sup>42</sup>. Il aurait vu, sans doute, pulluler avec joie les épigones. En dehors du fragile Chennevière (que Romains a tant aimé d'amitié, mais dont le génie n'était pas assez puissant pour rivaliser avec celui de son encombrant camarade) ; de l'indépendant Pierre-Jean Jouve ; et du lointain Loranger (poète québécois, qui s'apparente sous quelques aspects à Romains), personne (du moins dans l'espace de la langue française) pour entourer Romains, pour former avec lui le groupe unanime des unanimistes.

D'ailleurs, l'unanimisme, Romains ne le concevait pas comme une école littéraire. Il avait trop d'ambition pour se contenter de si peu. L'unanimisme, pour lui, n'est, dans son principe, pas moins ample que le « rationalisme », le « christianisme », ou le « bouddhisme<sup>43</sup> ». C'est une certaine « attitude de l'esprit », un certain « rythme de la démarche intellectuelle », une « attitude générale de tout l'être pensant, capable de donner les produits les plus divers », ou encore « un des grands *styles* de l'humanité apte à marquer de son empreinte toute la pensée, toute la vie, toutes les œuvres de l'homme : philosophie, religion, littérature, art, politique, conduite quotidienne, et cela dans une suite de temps que rien ne limite d'avance<sup>44</sup> ». C'est une véritable régénération de l'homme, et par conséquent du monde qu'il habite et perçoit, que l'unanimisme promet : « Les groupes ne continueront pas l'œuvre des animaux et de l'homme ; ils recommenceront tout pour leur besoin, et pendant qu'ils accroîtront la conscience de leur chair, ils referont

l'image du monde<sup>45</sup>. » L'unanimisme, donc, n'est pas un concept, du moins tant qu'il n'échappe pas à Romains : c'est une attitude, un style, une posture essentielle fondée sur l'expérience d'un concept. L'unanimisme ne devient concept qu'une fois que la critique ou la théorie s'en emparent. Et qu'en font-elles ? Le plus souvent, une école littéraire, ou peu s'en faut. Symbolisme, unanimisme, surréalisme, on a tendance à confondre les simples courants littéraires et les mouvements qui voudraient engager l'homme dans un devenir global. C'est d'autant plus curieux que, s'il existe bel et bien une orthodoxie littéraire du surréalisme, avec le clergé qui s'ensuit, il n'y a pas d'Église unanimiste (il y manque aussi bien les institutions que le personnel). La critique pourrait se défendre en soutenant qu'il a existé un unanimisme suédois. Tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, la littérature suédoise s'est laissé influencer par *Mort de quelqu'un*, et par les *Hommes de bonne volonté*. Les œuvres d'Artur Lundkvist, d'Elin Wägner, de Rudolf Värnlund, d'Eyvind Johnson, de Kerstin Ekman et de tant d'autres sont là pour en témoigner. Le travail d'Eva-Karin Josefson<sup>46</sup> sur le sujet vient soutenir *a posteriori* les thèses de ceux qui laissent entendre que l'unanimisme se comporte en école littéraire. Seulement, ceux qui voulurent circonscrire ainsi l'unanimisme au seul champ des lettres n'avaient pas la moindre idée de cette floraison scandinave. Et puis, il faut dire que l'influence de Romains en Suède est avant tout thématique et technique : d'un côté, on récupère le schéma narratif fondamental de *Mort de quelqu'un* (le petit homme qui meurt et qui s'en trouve grandi), on le récupère et on le réinterprète à la lumière d'une métaphysique qui, le plus souvent, n'a rien d'unanimiste ; et bien sûr, on réinvestit le procédé simultanériste, qui naît chez Romains de la foi unanimiste, mais peut aussi bien (les exemples divers de Dos Passos, de Musil, de Sartre<sup>47</sup> et de nombreux autres, dont les Suédois, le prouvent) s'en dépendre.

Les critiques ont cependant un second argument plus sérieux, quoique tout aussi réfutable, à leur disposition. C'est Romains en personne qui le leur fournit, quand il écrit que l'influence d'un écrivain ne se mesure pas au nombre de ses imitateurs. Romains avoue, de-ci de-là, avoir subi de ces influences invisibles. À Émile Henriot, il confie notamment que « Rimbaud et Paul Claudel ont pressenti la vertu de l'expression immédiate<sup>48</sup> » qui sera l'un des fondements de l'unanimisme littéraire. L'ascendant d'un auteur, donc, doit être profond, et discret : son œuvre doit avoir rendu possibles de nouvelles façons de voir et d'écrire, sans pour autant qu'on puisse déceler formellement la filiation qui fait de ses cadets ses débiteurs. Mais justement, cela prouve que ce n'est pas en tant qu'il serait un phénomène littéraire que l'unanimisme pourrait peser sur l'avenir de la littérature. C'est bien au contraire comme attitude impalpable de l'esprit qu'il impose aux œuvres de l'homme, en particulier artistiques et littéraires, une démarche parfois nouvelle.

Il est indéniable cependant que de l'unanimisme découle (dans l'œuvre de Romains, et, au sens strict, dans la sienne seule) une nouvelle série de pratiques littéraires, fondées sur un nouveau jeu de concepts gravitant autour de celui d'unanime (simultanéisme, déification, vie psychique, chacun de ces termes ayant un sens particulier sous la plume de Romains). Il n'est pas faux, par conséquent, de considérer l'unanimisme comme un méta-concept littéraire, qui subsume des concepts à la fois thématiques et techniques. Mais ce n'est là qu'une définition partielle, et quelque peu étroite, de l'unanimisme, et le tort de la critique est de s'en contenter.

## 5. **Un méta-concept dépouillé par la critique**

---

La première phrase de l'article « Unanimisme » dans l'*Encyclopédie Universalis* est symptomatique : « Avec le naturisme, l'intégralisme et l'école romane, l'unanimisme est l'un

des mouvements poétiques qui s'engouffrent dans le vide ressenti après la disparition du symbolisme et avant l'apparition du surréalisme en France<sup>49</sup>. » Serge Faucherau, de son côté, annonce clairement la couleur dès le titre de son essai : *Expressionisme, dada, surréalisme et autres ismes*<sup>50</sup>. Il n'hésite pas à réduire tous ces mouvements à leur seul suffixe. Léon Somville est plus incisif, tout *isme* pour lui est une « bannière ». Son répertoire est le suivant : « intégralisme, humanisme, impulsionnisme, visionnarisme, unanimisme, paroxysme, futurisme<sup>51</sup>. » Chacun y va de sa nomenclature propre, plus ou moins ample. Jean Weisberger, qui tient compte des tentatives qui ont vu le jour en Amérique latine, énumère, outre l'unanimisme, les avant-gardes suivantes : « futurisme, dadaïsme, créationnisme, cubisme [...] surréalisme [...], négriisme, indigénisme, nativisme<sup>52</sup>. » Mais c'est sans doute Robert Sabatier qui donne la liste la plus large, quoiqu'elle demeure (par la force des choses) incomplète, des écoles qui s'épanouissent (beaucoup pour s'évanouir très vite) au début du XX<sup>e</sup> siècle :

Humanisme, Naturisme, Synthétisme, Synchronisme, Simultanéisme, Impulsionnisme, Intégralisme, Paroxysme, Synoptisme, Dynamisme, Dramatisme, Musicisme, Unanimisme, Primitivisme, Intensisme, Druidisme, Sincérisme, Harmonisme, Spiritualisme, sans oublier les groupes futuristes, dadaïstes, surréalistes<sup>53</sup>.

Il se crée de la sorte un méta-paradigme, où se rangent tous les mouvements à ambition paradigmatique.

Ils sont rares, parmi les critiques influents, à s'être montrés moins cavaliers, et plus clairvoyants. Il y a par exemple André Cuisenier, le thuriféraire de Jules Romains, et l'historien de l'unanimisme. Il y a aussi Albert Thibaudet, qui, s'il s'est relativement peu occupé de Romains, a parlé de lui avec lucidité, et sans parti pris. Car ceux qui ont bien voulu considérer l'unanimisme comme autre chose qu'une école littéraire, ont pour certains décrété que le but unique de Romains était d'appuyer par la théorie son ambition dictatoriale délirante. Les apparences, hélas, sont contre Romains : sans doute aurait-il dû s'abstenir,

dans les *Sept mystères du destin de l'Europe*, de prétendre qu'une certaine jeunesse voyait en lui le possible *Führer* français – tout en se défendant d'aimer plus « la tyrannie qu'on exerce [que] celle qu'on subit<sup>54</sup> ». Koenraad Geldof n'a pas tort de noter sur le ton de la modération qu'il subsiste chez Romains « une marge d'ambivalence à l'égard [...] du fascisme<sup>55</sup> ». D'autres, en revanche, manquent de mesure en écrivant que Romains avait adopté la « carrière d'introducteur du fascisme en France<sup>56</sup> ». Il est vrai que c'est lui qui a provoqué la rencontre à Paris entre les dignitaires du régime nazi et la jeunesse française, avant la guerre – rencontre dont il écrivit plus tard qu'elle fut sans complaisance, alors qu'Étienne, présent dans la salle, se plaint, dans un essai très cruel et pourtant peu partisan, sur, contre et cependant à certains égards pour Romains, que les questions quelque peu gênantes qu'il avait fait parvenir au président de séance de bonne volonté aient été escamotées<sup>57</sup>.

Il n'en demeure pas moins que Romains fut, dès les derniers mois avant la guerre, un zéléateur irréprochable de la démocratie. Dès 1935, il fait exclure du PEN-Club (dont il devait peu après diriger la section française, avant d'en devenir le président international) les représentants de la littérature allemande, désignés par le régime national-socialiste. Il usera aussi de son influence pour « procurer des visas à des Juifs allemands<sup>58</sup> ». Puis, la guerre ayant éclaté, il se réfugie à New-York d'abord, et à Mexico ensuite. Depuis l'Amérique, il ne cessera de lancer des appels aux Français et aux hommes de bonne volonté. Il est donc très faux, malgré l'indéniable vanité de Romains, et malgré l'importance qu'il a accordée, dans son œuvre, au « problème du chef<sup>59</sup> », de réduire l'unanimisme à une manœuvre politique destinée à justifier par anticipation les appétits de gloire et de pouvoir supposés de son créateur. La critique, d'ailleurs, eût pu aussi bien insister sur la parenté possible entre unanimisme et communisme – et ce d'autant plus que le terme d'*unanimisme* n'était que le deuxième choix de Romains, qui n'avait renoncé,



d'accord avec Chennevière, à celui de *communisme* qu'en raison de ses résonances politiques<sup>60</sup>. Mais sans doute Romains s'est-il montré trop catégoriquement anti-communiste pour qu'on s'y trompe.

Revenons donc à Cuisenier et à Thibaudet. Le premier ne fait que répéter ce que dit Romains. Il a choisi le rôle, très honorable, de pédagogue de l'unanimisme. Thibaudet, lui, est forcément plus libre de ses gestes et de ses mots. Comment commence-t-il son court essai intitulé *Unanimisme* ? Par une mention du travail d'un certain M. Florian-Parmentier qui, « quelques années avant la guerre [...] avait repéré et décrit [...], dans la littérature de son temps, une trentaine d'écoles en *isme*<sup>61</sup> ». Thibaudet, heureusement, ne s'arrête pas là. Il constate que, si l'unanimisme comme institution s'est peu à peu délité, il n'en demeure pas moins que le mouvement d'ensemble de l'unanimisme littéraire vaut mieux, dans sa globalité, que les œuvres particulières qui le composent. Il a donc ce mérite de tenter, tout en ne sortant pas de sa spécialité littéraire, d'appréhender l'unanimisme comme une expérience collective. D'ailleurs, après s'être réjoui de la quasi-gémellité entre les *Copains* de Romains et le *Compagnons* de Duhamel, Thibaudet tempère son enthousiasme : « En réalité il n'y a qu'un unanimiste intégral, qui est M. Romains<sup>62</sup>. » Ce qui est plus intéressant, c'est que Thibaudet s'attache à dessiner la généalogie de Romains : « M. Romains n'est évidemment pas le premier artiste qui s'efforce de porter sur une âme collective l'intérêt qui s'attache d'ordinaire à une âme individuelle<sup>63</sup>. » Zola, notamment, l'a d'après lui précédé dans cette voie. Seulement Romains est le premier à avoir systématisé cette vision du monde, et la démarche littéraire qui en découle : « L'originalité de M. Romains consiste [...] à ne jamais présenter ses groupes comme des êtres spontanés et vagues à la Zola, mais comme des constructions laborieuses, précises, solides, géométriques<sup>64</sup>. »

Car il ne faut pas s'y tromper, Zola n'est pas unanimiste, contrairement à ce que veut Paul Souday, qui écrit, sur un ton bien péremptoire : « Zola [...] fut certes unanimiste, ayant fait vivre d'une vie puissante tant de groupes humains et de foules en mouvement<sup>65</sup>. » Le même Paul Souday n'hésite pas par ailleurs à opposer Romains à Taine. Il n'est pas plus lucide pour autant – car il ne semble pas comprendre à quel point Romains, aussi unanimiste soit-il, chérit l'individu : « M. Jules Romains regarde sans doute Taine comme un individualiste dangereux. Il ne lui suffirait pas de prouver que la personnalité d'un individu est conditionnée par le milieu collectif : il élimine *a priori* toute personnalité<sup>66</sup>. »

On ne peut reprocher à Souday de vider l'unanimisme de sa substance. Mais il est trop partial, et s'emploie avec trop d'acharnement à prouver en quoi Jules Romains n'est pas original, si ce n'est par le fait que son unanimisme est « conscient » et « terriblement radical<sup>67</sup> ». À qui donc Romains ressemble-t-il, au sens de Paul Souday ? Les réponses sont tantôt presque blessantes, tantôt flatteuses. Romains, sans doute, n'a pas dû être ravi d'apprendre qu'il faisait « songer tantôt à un Sully Prudhomme plus dense, tantôt à un Coppée plus sobre ou à un Richepin moins truculent<sup>68</sup> ». Quant à l'ambition unanimiste de rendre compte des mouvements d'âme collectifs, elle n'a, d'après Paul Souday, rien de nouveau. Cette fois, les comparaisons qu'il choisit flattent sans doute Romains : « *L'Iliade* est une épopée unanimiste, puisqu'elle oppose au groupe troyen la collectivité grecque. Dans toutes les tragédies antiques, l'élément unanimiste est représenté par le chœur<sup>69</sup>. » Plus loin encore, Souday s'évertue à prouver que l'histoire du *Bourg régénéré* est déjà toute entière dans le *Docteur Ox* de Jules Verne. On n'est pas obligé d'être convaincu.

## 6. **Vulgarisation de l'unanimisme**

---

Voici, donc, pour la réception savante mais non spécialisée. Parallèlement, il y a aussi celle, plus sommaire, des dictionnaires. Dès 1925, Romains s'inquiétait. Le temps était venu des premières « définition[s] en trois lignes<sup>70</sup> » de l'unanimisme. Que nous disent de l'unanimisme les dictionnaires aujourd'hui ? En France, quasiment tous le prennent pour ce qu'il a été, et non pour ce qu'il a voulu être, pour un courant littéraire et non pour un « style de l'humanité ». Le *Larousse* est concis, et exact, littérairement parlant : l'unanimisme est une « doctrine littéraire selon laquelle l'écrivain doit exprimer la vie unanime et collective, l'âme des groupes humains, et ne peindre l'individu que pris dans les rapports sociaux. (Cette esthétique fut particulièrement illustrée par Jules Romains<sup>71</sup>.) » Le *Trésor de la langue française* n'est pas aussi net. Si Jules Romains n'était pas mentionné, sa définition conviendrait aussi bien aux pratiques d'un Zola :

Doctrine littéraire, conçue par l'écrivain Jules Romains, affirmant le conditionnement des sentiments individuels par l'appartenance à de larges groupes humains et se fixant pour but la description des comportements collectifs et ceux de l'individu au sein de la réalité sociale et dans ses rapports avec les autres<sup>72</sup>.

Quant au dictionnaire de l'Académie (dont Romains fut, pendant quelque vingt-six ans), on n'y trouve pas trace de l'unanimisme.

Voyons à présent ce que disent quelques dictionnaires étrangers. Dans l'ensemble, les définitions allemandes montrent l'unanimisme comme une sensibilité particulière au monde, qui s'est exprimée principalement en littérature. Le dictionnaire *Wissen*, même, donne de rapides précisions historiques sur l'émergence et la diffusion (limitée à la seule œuvre de Romains) de l'unanimisme :

*Von J. Romains (La vie unanime, 1908) begründete literarische Richtung, die das Leben des einzelnen in seinen Verflechtungen mit der Gemeinschaft aufzeigt und als eine geschlossene Einheit zu erfassen sucht. Der Unanimismus blieb im Wesentlichen auf die Werke seines Begründers beschränkt*<sup>73</sup>